

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA GAZETTE

DES

Familles Canadiennes

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE, ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 1. MONTREAL, 1er Aout 1870 No. 19 & 20

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Notre publication.—Cinquième entretien sur la famille.—Anecdote touchante.—Un souvenir.—Qui travaille prie.—Le vieux mandiant.—La Mère Marie de l'Incarnation, (Urseline).—Chronique.—Agriculture.—Aloys.—Conditions.—Annonce.

NOTRE PUBLICATION.

En commençant nos deux derniers numéros, nous annonçons que nous ne publierons les deux suivants que dans un mois ; mais comme on nous a écrit depuis, pour nous exprimer le désir de recevoir notre petite gazette tous les quinze jours, nous allons nous rendre à ce désir et autant que possible, nous continuerons de donner deux numéros par livraison. Nos lecteurs n'ont rien à perdre dans cet arrangement, et pour eux l'année finira plus vite, et voilà tout. Nous seul aurons à souffrir des inconvénients qui peuvent résulter de ce nouvel arrangement.

Quand nous avons parlé des avantages que nous pourrions offrir à nos abonnés, une autre année, s'ils nous donnaient la main pour augmenter le nombre de nos lecteurs, nous avons oublié de dire que chaque livraison aurait un couvert en papier de couleur sur lequel serait une gravure représentant la Ste. Famille. Mais encore une fois, nous ne pourrions nous charger de ces nouvelles dépenses que si on fait arriver le nombre de nos abonnés, au moins, à quatre mille. Sans ce nombre, notre publication demeurera ce qu'elle est.

Comme nous tenons sérieusement à faire entrer notre publication dans le plus grand nombre de familles possible, nous allons présenter de nouvelles considérations à ceux qui voudraient se faire nos collaborateurs. La pensée que nous allons donner à méditer peut servir à tous les états ; elle a déjà produit des fruits abondants et elle en produira jusqu'à la fin des siècles.

Un homme favorisé des biens de la fortune, ayant pour compagne une femme accomplie, jouissait de tous ces avantages, sans jamais tourner ses regards vers le ciel, pour en remercier l'auteur de tous ces dons. Pendant une nuit qui suivit une journée où toutes les jouissances s'étaient donné rendez-vous, chez lui, il lui sembla entendre une voix qui lui disait intérieurement : " Que de bien à faire ; mais que tu en fais peu ! " Aussitôt cet homme entre en lui-même, fait les plus sérieuses réflexions, et le lendemain il tenait ce langage à son épouse : Sais-tu, ma chère femme, que nous perdons en bagatelles, un temps qui ne nous est donné que pour nous occuper de notre éternité. Tiens, ma chère amie, si tu veux m'en croire, nous allons nous livrer à des occupations plus sérieuses, et tous les jours nous nous dirons : " Si je contribue, soit par mes prières, soit par mes exemples, par mes bonnes œuvres ou par quelques pieuses industries à ramener une âme à

Dieu, ou à la maintenir dans la grâce, lorsque, sans moi, elle eut été en danger de négliger ses devoirs et exposé de se perdre, je puis être cause de son salut éternel. Il peut donc se faire qu'il y ait dans le ciel, plus tard, une âme qui n'y aurait jamais été sans moi.

Dans ce cas, Dieu aura, durant toute l'éternité, une louange, que je lui aurai procurée. Cette âme sauvée sera un ornement du ciel, qui en deviendra par là même plus beau. Si j'ai le bonheur de sauver mon âme, je verrai donc ce surcroît de beauté du paradis, et durant toute l'éternité, je pourrai dire : Un cantique de plus est chanté pour glorifier Dieu ; une âme le bénit au lieu de le maudire, et cette âme est dans le ciel au lieu d'être dans l'enfer. Une des magnificences du séjour des saints m'est due. Aidé de la grâce, je préparerai cette merveille !... Quels motifs de zèle pendant la vie !.....Quelle sécurité au moment de la mort !.....Et si au lieu de sauver une seule âme, j'en sauve un grand nombre !..... Que cette pensée est consolante !.....Qu'elle me procure de jouissances que je n'ai encore goûtées avec mes richesses et une épouse aussi aimable que toi. »

Ces réflexions produisirent les effets les plus merveilleux sur celui qui les faisait et sur celle qui les écoutait. Les jours suivants et pendant toute leur vie, ces deux époux étaient poussés par la plus sainte émulation et ne cherchaient qu'à se surpasser l'un et l'autre en bonnes œuvres, tellement qu'à leur mort qui arriva plusieurs années plus tard, ils pouvaient se flatter d'avoir envoyé au ciel plusieurs âmes qui n'y auraient peut-être jamais été sans eux.

Comme cette pensée est consolante pour ceux que le désespoir veut accabler de tout son poids, parce qu'ils ont eu le malheur de donner de mauvais exemples, et qu'ainsi ils ont peut-être contribué à plonger dans les flammes éternelles des âmes qui

étaient prédestinées et qui avaient une place déjà marquée dans le ciel. Ils peuvent se dire dans l'excès de leur douleur : Mon Dieu, je vous ai arraché une âme, une de vos filles bien-aimées ; mais en retour je vais vous en gagner une autre, plusieurs autres, par mes conseils, mes prières et mes bons exemples.

Notre *Gazette est une bonne œuvre*, nous a-t-on souvent écrit, comme nous le disions dans nos derniers numéros, *elle est destinée à faire beaucoup de bien ; les entretiens et les exemples qu'elle renferme produisent d'heureux effets sur ceux qui la lisent ;* Et comme nous écrivait un vénérable curé : “ *Mais jeunes gens qui lisent la Gazette des familles Canadiennes sont plus soumis, plus obéissants, plus prudents dans le choix de leurs amis ;* ” si tout cela est vrai, comme nous n'en doutons nullement ; ceux qui se feront nos collaborateurs pourront donc avoir l'espoir d'avoir contribué au salut de quelques âmes.

Que ceux qui ne nous ont pas encore fait la remise du prix de leur abonnement, nous viennent en aide, en nous le faisant parvenir au plutôt.

Cinquième entretien sur la famille.

L'HOMME, SES PRÉROGATIVES, SES OBLIGATIONS COMME
CHEF DE FAMILLE.

(Suite.)

Dans la première partie de cet entretien, nous avons dit qu'il est défendu aux chrétiens de se marier avec les infidèles, que l'Eglise avait, dès le principe, témoigné de son horreur, pour ses sortes de mariages. Nous avons ajouté que, comme il était en quelque sorte moralement impossible de les empêcher, lorsque le monde entier était encore païen, Dieu les avait quelquefois bénis et leur avait

fait produire les plus grands fruits de salut. A l'appui de cette avancée, nous avons rapporté l'exemple de Ste. Clotilde, épouse de Clovis, de Théodelinde, reine des Lombards, de Ste. Jeanne, mère de St. Grégoire et de Ste. Monique, mère de St. Augustin ; aujourd'hui, nous allons ajouter à ces preuves incontestables, une autre qui est aussi édifiante que bien établie.

C'est une jeune fille riche, noble, et parée de tous les dons de la nature et de l'esprit, qui va servir d'abord de modèle à ceux qui se préparent à contracter les liens du mariage, qui édifiera ensuite les jeunes époux et qui enfin, apparaîtra à tous les regards comme une héroïne digne de l'admiration de tous les siècles.

Sous le règne de l'empereur Alexandre Sévère, sous le pontificat du pape St Urbain, l'an 230 de l'ère chrétienne ; vivait à Rome une jeune fille nommée Cécile. Dans un âge encore tendre, elle se fit chrétienne, quoique toute sa famille fut idolâtre ; et les belles années de sa jeunesse se passaient dans la prière, dans la douce méditation de la loi de Dieu, dans les austérités de la pénitence et dans la pratique de toutes les bonnes œuvres.

Le livre des évangiles, caché sous ses vêtements, reposait continuellement sur sa poitrine ; et brûlant pour notre Seigneur d'un saint et chaste amour, Cécile lui avait juré de n'avoir jamais d'autre époux que lui.

Bientôt l'occasion s'offrit à elle de lutter pour tenir sa promesse. Ses parents qui étaient incapables de comprendre le sublime amour qui attachait au ciel, le cœur de leur fille, lui avait cherché un époux, et celle qui s'était donnée à Jésus, fut contrainte de recevoir un fiancé parmi les hommes.

Valérien était le nom du jeune romain appelé à recevoir la main de Cécile. Sa noblesse, sa beauté, les qualités de son cœur, le rendait digne d'un tel

honneur. Il avait un frère nommé Tiburce, et s'applaudissait avec ce frère, qu'il aimait tendrement, du bonheur qui lui était préparé. Ils ignoraient l'un et l'autre le changement que Cécile devait opérer en eux, par son langage divin.

La jeune vierge voyait arriver le jour de ses noces avec effroi, mais aussi avec une confiance que la foi seule peut donner. Elle avait redoublé ses prières, ses aumônes et ses pénitences ; sous des habits d'une grande richesse, un cruel cilice meurtrissait sa chair innocente. Elle se préparait par l'austérité de ses mortifications aux combats qu'elle aurait plus tard à supporter, pour Jésus-Christ, son divin époux.

Le Seigneur vint à elle et pour soutenir son courage, il permit que son ange gardien se montra un jour à ses yeux et lui promit, de la part de Dieu, une continuelle assistance.

Cependant, le jour fatal arrive ; Valérien est au comble du bonheur, et la noblesse de Rome tout entière assiste aux noces de la fille de Cécilius....

Le soir de ce grand jour, dès que Cécile fut seule avec Valérien, elle lui fit connaître, par de douces et naïves paroles, qu'elle était chrétienne, qu'elle ne s'appartenait plus, puisqu'elle avait consacré sa vie à Jésus-Christ. Elle ajouta qu'un ange de Dieu veillait sur elle, et que si son époux voulait dire comme elle, cet ange l'aimerait et lui ferait voir sa divine beauté.

Le jeune homme troublé par ces paroles, mais captivé sous le charme de cette voix si pure, et déjà touché de la grâce de Dieu, répond à celle qu'il regardait comme son épouse. " Que dis-tu Cécile ? Et comment croire à ta parole ? Si tu veux que je crois, fais-moi voir cet ange. Lorsque je l'aurai vu, si je le reconnais pour l'ange de Dieu, alors je pourrai t'obéir ; mais si tu aimes un homme semblable à moi, je le percerai de mon épée et te tuerai avec lui."

Cécile reprend avec calme et douceur : Si tu suis mes conseils, si tu crois au seul vrai Dieu, si tu con-

sens à purifier ton âme dans les eaux sacrées du baptême, ton œil verra cet ange divin qui veille sur moi.”

“ — Et qui me purifiera, pour que je puisse voir ton ange ? reprit Valérien, plein d'étonnement. ”

Cécile repartit : “ Il existe près d'ici un saint vieillard qui purifie les hommes, et ensuite, ils peuvent voir l'ange du Seigneur. ” — “ Où est ce vieillard, demanda aussitôt Valérien ? ”

“ Sors de la ville, dit Cécile, puis tu rencontreras des pauvres que j'aime et qui me connaissent. Tu leur diras : Cécile m'envoie vers vous ; conduisez-moi au Saint vieillard Urbain. ” Si tu es docile à la parole de ce père vénérable, il te revêtira d'habits nouveaux ; et à ton retour, tu verras l'ange devenu ton ami, et tout ce que tu lui demanderas, il te l'accordera. ” Poussé par une force inconue, le jeune Romain quitte sans efforts la jeune vierge, dont le langage si pur et si chaste a changé son cœur. Il se met en marche et aux premiers feux du jour, il arrive aux catacombes, où le pape St. Urbain était forcé de se tenir caché. Introduit auprès de ce vénérable vieillard, il lui raconte, avec émotion, ce qui s'est passé. Après avoir écouté ce récit, le pape étale à ses regards toutes la beauté et la grandeur du Christianisme, il lui fait entrevoir le vrai soleil de Justice, Jésus-Christ, et répond à tous ses doutes. Pendant ce sublime entretien, un vieillard d'un aspect divin, couvert de vêtements blancs comme la neige, et tenant dans sa main droite un livre doré, paraît tout à coup au milieu d'eux ; une vive lumière brille autour de sa tête. C'était St. Paul, l'apôtre des païens, la seconde colonne de l'église Romaine. A cette vue, Valérien, saisi de respect et de terreur, tomba comme mort, la face contre terre. L'auguste vieillard le relève avec bonté et lui dit : jeune homme, prenez ce livre lisez les paroles que voici et croyez ; et ainsi vous mériterez d'être purifié et de contem-

pler la face de l'ange de la chaste Cécile votre épouse. ”

Valérien, lève les yeux en tremblant, et lit ce passage : “ Un seul seigneur, une seule foi, un seul baptême ; un seul Dieu qui a créé toutes choses et qui conduit tout &c. ” Croyez-vous, lui dit le vieillard ? — Valérien s'écria avec transport : “ Je crois, seigneur, je crois de toute la force de mon âme, et rien n'est capable de me faire renoncer à ma foi. ”

Comme il achevait ces paroles, le vieillard disparut, et Valérien resta seul avec le pape Urbain qui se hâta de le baptiser et de lui ouvrir les portes du ciel ; et quand il l'eut admis aux mystères les plus augustes de la foi, il lui dit de retourner auprès de Cécile, son épouse.

Cette admirable et si pure vierge, n'avait point quitté la chambre nuptiale toute embaumée du sublime entretien du soir. Elle avait prié toute la nuit.

Valérien, couvert encore de la robe blanche des néophytes qu'il vient de recevoir, entre dans la chambre de Cécile. Qu'y aperçoit-il ? sa jeune épouse prosternée, la face dans la poussière ; auprès d'elle l'ange du seigneur, le visage éclatant de mille feux, tenant dans ses mains deux couronnes de lis et de roses. Avec une solennité qu'on ne saurait d'écrire, il en posa une sur la tête de Cécile, l'autre sur celle de Valérien ; “ Conservez, leur dit-il, ces couronnes jusque dans l'éternité, par la pureté de vos cœurs et la sainteté de vos corps. Et toi Valérien, parceque tu as été docile à l'inspiration du ciel, le Christ m'a envoyé vers toi pour exaucer toutes tes demandes.

Valérien, transporté de reconnaissance, n'a d'autre demande à adresser au prince de la court céleste que d'éclairer et régénérer l'âme de son frère qu'il aime tendrement.

— “ Sois béni, digne époux de Cécile, sois béni,

lui répond l'ange ; le Seigneur exauce ta demande, il t'accorde le salut de ton frère chéri ; et bientôt vous serez glorifiées de la palme du martyr."

La joie de Cécile et de Valérien était sans borne et leur visage en était tout inondé, lorsque Tiburce entra pour les féliciter de leur union. " Qu'est-ce donc dit-il, en entrant, que cette odeur sans pareille que l'on respire ici ? Il me semble que je suis au milieu des lis et des roses, quoiqu'il n'en existe pas à cette époque de l'année. " Valérien saisit cette circonstance, pour lui raconter les mystères qui s'étaient opérés pendant la nuit. Tiburce en fut tout bouleversé et ne put en croire ses oreilles. Cécile qui avait reçu le don de persuader et de faire entrer la vérité dans les âmes les plus rebelles, lui exposa les enseignements du christianisme avec une grâce si ravissante, quelle ne pourrait être décrite.

Au bout de deux heures, vaincu par la vérité, Tiburce aspirant après la grâce du baptême, part, conduit par son frère, pour aller, lui aussi, trouver le saint vieillard des catacombes, le pape Urbain.....

.....Quelques mois après, Valérien et Tiburce, en leur qualité des disciples du Christ étaient mandés devant le tribunal du cruel Almachius, préfet de Rome, et confessaient généreusement le nom de leur divin maître.

Tout couvert de sang et de blessures que les fouets des bourreaux creusaient dans sa chair, Valérien, plein d'un courage surnaturel, criait aux assistants d'une voix vibrante : " Mes frères, soyez fermes dans la foi ! Que la vue de mes tourments ne vous ébranle point. Confessez la vérité. Tout passe rapidement en ce monde ; la douleur comme le plaisir ! Attachez-vous à celui qui demeure toujours, le Christ, fils du Dieu vivant. Pensez que les idoles qu'on veut vous faire adorer ne sont que dû bois et de la pierre.

Les deux frères furent condamnés à avoir la tête tranchée et conduits hors de Rome. En chemin, ils

entretiennent leur gardien. Maxime des beautés de la religion que le fils de Dieu est venu emporter sur la terre et le gagnent au christianisme. Ils passent la nuit dans une prison voisine du lieu du supplice. Là Cécile vient leur donner le baiser du dernier adieu. Là encore, aidée de son époux et de son beau-frère, elle prêche la troupe de soldats qui environnent la prison, tous demandent le baptême. Des prêtres, mandés par elle, instruisent et baptisent ces nouveaux convertis. La nuit se passe en prière, en actions de grâce, en exhortations sublimes.

Au lever du jour, le sacrifice des deux nobles martyrs était consommé ; leurs têtes ensanglantées avaient roulé aux pieds de l'idole de Jupiter. Maxime les suivit bientôt au supplice. Ayant refusé de prendre part aux tortures qu'on fit endurer à ces deux héros chrétiens, il fut cité au tribunal d'Almachius, confessa Jésus-Christ et fut condamné à périr sous les coups de fouets plombés ; de sorte que, lorsqu'il expira, son corps ne présentait plus qu'un amas informe de chair ensanglantée.

Saintement fière de ces triomphes, Cécile recueillit elle-même les saintes dépouilles de son époux, de son frère et de Maxime, et le pape Urbain les déposa avec honneur dans les catacombes.

Cécile voyant approcher son heure, se prépara avec un redoublement de ferveur à son combat. Elle donna aux pauvres tout le reste de ses biens. Elle prêcha Jésus-Christ avec une nouvelle ardeur, et pendant les derniers jours de sa vie, elle gagna au christianisme plus de quatre cents personnes, que le Saint pape Urbain vint baptiser lui-même dans la maison de cette épouse du Christ. C'est au milieu de ces œuvres admirables qu'arriva l'ordre d'aller comparaître devant le préfet.

C'était le 19 Novembre. Cécile parée de ses habits de fêtes se rendit devant son juge.

Le cruel préfet assis sur son trône, et frémissant à

la vue d'une victime si douce et si fière, fit cette question : — " Jeune femme, quel est ton nom ? " — Devant les hommes, dit l'épouse de Valérien, je m'appelle Cécile ; mais mon plus beau nom est celui de chrétienne.

— " Quelle est ta condition ? "

— " Je suis citoyenne de Rome, de race noble et patricienne.

— " C'est sur ta religion que je t'interroge.

— " Pourquoi donc m'adresser une question qui exige deux réponses ? "

— " Jeune femme, d'où te viens donc cette assurance ? "

— " D'une conscience pure et d'une foi certaine au Christ. "

— " Ne sais-tu pas, femme orgueilleuse, que nos grands empereurs m'ont donné sur toi le pouvoir de vie et de mort ? Ignores-tu qu'ils ont en horreur le nom du Christ et qu'ils veulent détruire dans vos cœurs les honneurs impies que vous lui rendez.

— " Ne confondez pas l'orgueil avec la fermeté, dit Cécile. Vos empereurs se trompent grossièrement et leurs lois prouvent notre innocence. Comment, c'est un crime de prononcer le nom de Jésus ! Quel supplice affreux doit attendre la bouche, qui profère un tel blasphème ! Ah ! si vous ne craigniez d'entendre la vérité, je vous prouverais que vous venez d'annoncer une insigne fausseté.

— " Voyons, dit le préfet étonné, quelle est donc cette fausseté. "

— " Vous avez dit que vos empereurs vous avaient donné le pouvoir de vie et de mort ? Est-ce là une vérité ? Vous pouvez tuer, ah ! oui, vous nous l'avez déjà que trop démontré par vos cruautés. Mais pouvez-vous donner ou rendre la vie ? Ne l'oubliez jamais, vous êtes un ministre de mort et rien de plus ! "

Almachius entra dans une grande fureur et lui dit : — " Malheureuse ! quoi, tu veux en apprendre à

tes maîtres ! Laisse là les vaines chimères. Tu te trompe, et ton erreur séduit les autres ; insensée que tu es ! Pourquoi préférer souffrir quand tu peux jouir des richesses et des plaisirs ? ”

— “ Quel est le plus insensé de nous deux, dit la vierge avec une sévère majesté ? Vous ignorez les premiers éléments de la sagesse, vous ne connaissez pas même celui qui vous a donné et qui vous conserve l'existence ; vous blasphémez le nom de celui qui pourrait vous anéantir à l'instant. Vous êtes tellement aveugle, que vous n'apercevez pas le jour qui arrivera bientôt et où nous recevrons la récompense de nos sacrifices, pendant que vous ne recueillerez que les fruits empoisonnés de vos forfaits et de votre impiété. Si l'épais bandeau qui pèse sur vos yeux pouvait tomber, vous verriez que souffrir et mourir pour Jésus Christ est un gain ; et que les plaisirs immondes dans lesquels vous vous plongez, ne laisseront à leur suite que remords cruels, que chagrins cuisants, que des supplices affreux qui n'auront jamais de termes. ”

Ainsi, reprit le préfet, nous et nos invincibles empereurs, nous n'auront donc pour partage qu'un deuil éternel ?

— “ Mais qui êtes-vous donc, vous et vos maîtres ? n'êtes-vous pas des hommes-mortels ? Oh ! oui, vous mourrez bientôt et le souverain Juge vous forcera de comparaître à son tribunal, pour lui rendre un compte terrible de l'abus que vous faites de votre puissance. ”

— “ Assez de leçons, femme insensée, dit le préfet tout hors de lui-même. Puis tendant la main vers les statues de Jupiter et de Mars, il ajouta : sacrifie à ces divinités ou tu vas mourir. ”

— Sacrifier à vos dieux ! dit Cécile, animé d'un saint transport, mais ces statues au lieu de dieux n'offrent à mes regards que des pierres sculptées de mains d'hommes, et pour deux talents d'or je vous ferai faire de ces dieux tant que vous en voudrez. Dieu ! Lè Dieu

unique qui a tout fait ce que vous voyez, est au ciel !... Le Christ est dans mon cœur, et il me fera triompher de tout l'univers.”

Frémissant de rage, Almachius fit reconduire la généreuse chrétienne dans sa prison. Des boureaux la suivirent avec l'ordre de l'étouffer dans la vapeur embrasée de la chaudière d'une salle de bains. Le préfet craignait qu'une exécution qui aurait eu lieu en public, put ameuter le peuple.

La vierge fut enfermée dans cette salle, qui se voit encore à Rome. Pendant tout le jour et toute la nuit, les boureaux activèrent vainement le feu de la chaudière mais comme les jeunes Hébreux de la fournaise ardente de Babylone, Cécile, miraculeusement préservée, chantait les louanges du Seigneur et ressentait les douceurs d'une rosée céleste.

Almachius apprit ce prodige avec terreur. Eperdu, il envoya un licteur avec ordre de trancher la tête de cette femme que le feu ne pouvait atteindre.

Le boureau la frappa trois fois ; mais sa main mal assurée, ne put lui donner la mort, et il s'enfuit, laissant Cécile baignant dans son sang et étendue par terre dans la salle des bains.

La sainte martyre vécut encore trois jours et se consuma dans une lente agonie. Entourée de pauvres dont elle était la mère, elle leur prêchait Jésus-Christ de sa voix mourante.

Le pape St. Urbain reçut ses derniers soupirs. Avant d'expirer, elle avait donné à ce saint Pontife sa maison, pour la convertir en une église.

Le pape, par respect pour ce saint corps, défendit que l'on y touchât, et il le déposa lui-même dans un cercueil de cyprès, dans la même posture où il se trouva au moment de la mort. Il le fit ensuite porter solennellement dans les catacombes, près des corps de St. Valérien, de St. Tiburce et de St. Maxime.

On le retrouva intact, il y a trois cents ans environ, sous le pontificat de Clément VIII. Il était couché

sur le côté droit, les deux mains jointes, la tête la bourée par le glaive et la face tournée vers la terre. Il était aussi revêtu d'une robe blanche richement brodée en or. Des linges teints de sang étaient à ses pieds.

Ses précieuses reliques furent réunies à celles de son époux, de son beau-frère, de St. Maxime et du pape St. Urbain et transportées dans la basilique de Ste. Cécile. C'est l'endroit même où elle mourut. Elles se trouvent sous le maître autel de cette célèbre église et quarante lampes brûlent nuit et jour devant elle.

Quel beau modèle pour les vierges, les épouses et tous les chrétiens ! Que les jeunes filles donc qui se proposent d'entrer dans le saint état du mariage, s'y préparent comme elle, par la prière, les bonnes œuvres et la retraite ; qu'elles l'invoquent avant de décider une affaire de laquelle dépendent, le plus souvent, leur bonheur pendant le temps et l'éternité. Que les épouses qui ont eu le malheur d'unir leur sort à celui d'un homme d'humeur difficile ou adonné à des vices invoquent le bon ange de cet époux, et le supplient de se laisser voir dans sa majesté et sa sainteté à l'objet de leur tendresse.

Que tous les chrétiens, dans leurs peines et leurs adversités, fixent leurs regards sur cette jeune et intrépide vierge, et si des temps difficiles nous étaient réservés, si plus tard, il nous fallait aller confesser Jésus-Christ sur l'échafaud, au milieu des tortures, que Ste. Cécile se présente alors au souvenir de tous et leur obtienne le courage de marcher sous son drapeau ensanglanté.

Enfin, que tous nos lecteurs en terminant la lecture des lignes qui précèdent, prennent une forte et généreuse résolution et se décident à pratiquer au moins quelques unes des vertus de Ste. Cécile.

Anecdote touchante.

Une petite fille d'une douzaine d'années, assez gentille, mais dont la figure portait l'empreinte de la souffrance et des privations, se présente un jour chez un riche propriétaire et lui dit d'une voix tremblante : " Monsieur, j'ai faim !... "

Comment résister à cette façon de demander l'aumône !

Le propriétaire ouvre une armoire, cherche du pain et n'en trouve point. C'est égal, la pauvre petite aura toujours à manger ; car elle a faim ; elle l'a dit d'une manière si naïve que celui à qui elle s'est adressé, en a été touché.

Une marmite était sur le feu, elle contenait le reste d'une excellente soupe. Mettre une assiette sur la table, l'emplir et convier l'enfant à manger, fut l'affaire d'un moment. Pendant que la petite appaise sa faim, le maître descend à la cave et en remonte bientôt ayant en mains un pain frais. Mais quel ne fut pas son étonnement ; car après avoir regardé où était la petite mendicante, il ne l'aperçut plus. Elle était disparue, mais non sans avoir vidé l'assiette de soupe qui lui avait été servie.

Voici ce qu'une servante qui avait été témoin du départ de la petite, raconta au maître : " Lorsque cette chère enfant eut mangé quelques cuillerées de soupe, elle s'écria tout à coup : j'ai porté tout mon dîner à papa, qui doit travailler ; maintenant je m'en vais porter cette soupe à maman qui n'a rien à manger chez nous ! " et joignant l'action aux paroles, elle vide la soupe dans une tasse de ferblanc qu'elle portait sur elle, et se hâta de sortir.

Voilà donc une petite créature mourant de faim ! qui s'oublie elle même pour ne penser qu'à sa mère ; N'est-ce pas un exemple admirable d'amour filiale ?... Notre brave propriétaire eut donné gros pour retrouver la petite fille et la récompenser de son bon cœur ;

mais elle ne revint plus, et quelques jours après, il apprit, avec la plus profonde douleur, qu'elle était morte de faim !..... Et cela pour sauver sa mère encore une fois !.....

Mon Dieu ! que d'enfants indifférents ou même dénaturés, devraient mourir de honte et de repentir, en voyant un si grand dévouement ! Cette enfant était un ange, elle brillait comme un astre pendant l'éternité ! Combien d'enfants aujourd'hui sont sans entrailles et comme autant de hideux démons, pour le malheur de ceux qui leur ont donné la vie ! Pourtant, l'enfant qui n'aime pas son père et sa mère, ne peut être heureux dans le temps, et encore moins dans la vie future ?.....

Un souvenir.

Dans l'année 1841, j'étais à Paris, et je faisais partie d'une conférence de St. Vincent de Paul. Quelques uns des jeunes gens qui la composaient avaient la pieuse habitude de visiter une ou deux fois par semaines les pauvres malades des hopitaux du quartier.

L'hôpital Necker, dans la rue de Sèvres, m'était échu en partage. Je commençais toujours mes visites par la chapelle ; et j'allais demander au Seigneur de bénir l'œuvre que, pour l'amour de lui, je venais accomplir ; et quand j'avais fini ma tournée dans les salles, je venais encore en déposer le succès aux pieds de ce bon maître.

Je fus obligé de quitter Paris au printemps, et je me rappellerai toujours le trait touchant dont j'ai été le témoin à ma dernière visite aux malades de Necker.

La salle que je devais visiter ce jour là, était confiée à une sœur de charité vieillie dans cet admirable métier, et non moins infatigable pour soulager

les souffrances de ses malades, que zélée pour le salut de leurs âmes. En arrivant, j'allai selon mon habitude, prendre les ordres de cette bonne sœur. Elle me recommanda spécialement six ou sept malades ; l'un, Etienne, nouvellement arrivé, et encore inconnu d'elle ; l'autre, comme moribond, ayant besoin d'être fortifié et consolé ; enfin un troisième, comme prêt à se convertir, etc.

“ Et puis, ajouta-t-elle, allez donc au No. 39 ; c'est un homme de 32 à 33 ans, poitrinaire au dernier degré ; qui sera mort dans trois jours. J'ai eu beau faire, je n'ai rien pu en retirer ; il m'a envoyé promener trois ou quatre fois, et n'a reçu jusqu'ici, M. l'aumonier, qu'avec des paroles grossières. Il est probable qu'il vous enverra promener vous aussi, mais enfin, il ne faut rien épargner. Il s'agit ici de la gloire de Dieu et d'une pauvre âme à sauver.

“ Eh ! bon Dieu, ma bonne sœur, répondis-je, s'il m'envoie promener, j'irai me promener voilà tout ; cela ne me fera pas grand mal. Dites seulement pour ce pauvre homme un *Ave Maria*, pendant que j'irai lui parler. ” Je lui fis ma visite. Je fus tout saisi en le voyant. La mort était peinte sur son visage. Trois ou quatre coussins le soutenaient assis sur son lit ; son visage était hâvre et jaunâtre, et son affreuse maigreur donnait à ses yeux noirs une apparence épouvantable.....

Je m'approchai de lui, il me regarda fixement, sans rien me dire. Je lui demandai de ses nouvelles. “ La sœur m'a appris mon cher ami, que vous souffriez beaucoup, et qu'il y avait bien longtemps déjà que vous étiez malade.”

Pas de réponse ; seulement le regard de mon homme devenait de plus en plus dur, et il semblait me dire. “ Je n'ai que faire de vos condoléances, donnez moi la paix. ” Je fis semblant de ne pas m'en appercevoir, et je continuai : Que voulez-vous, mon pauvre enfant ; il faut faire de nécessité vertu, et

offrir vos souffrances au bon Dieu, en expiation de vos fautes passées ; comme cela du moins elles vous seront utiles. ”

Toujours même silence et même accueil. La position devenait embarrassante. L'œil du malade devenait de plus en plus menaçant et je voyais arriver le moment où il allait me dire des injures. La divine Providence m'envoya une inspiration tout à coup. Je m'approchai vivement du malade et lui dit à demi voix : Avez-vous fait une bonne première communion ? ”

Cette question produisit un effet magique. Il fit un saubresaut, sa figure changea complètement d'expression, et il murmura : “ Oui, Monsieur, j'ai fait une bonne première communion ! ”

“ Eh ! bien, repris-je, mon ami, n'étiez vous pas heureux, dans ce temps là ? Oui, Monsieur, me répondit-il, d'une voix émue ” et au même instant, je vis deux grosses larmes couler sur ces joues. Je lui pris les mains, en lui demandant : “ Et pourquoi étiez vous heureux alors, sinon parceque vous étiez pur, chaste et craignant Dieu, en un mot, bon chrétien. Mais ce bonheur peut revenir encore, et le bon Dieu n'a pas changé ! ” Il se mit à sangloter, et après quelques instants, il me dit d'une voix à fendre l'âme : “ Monsieur, ayez pitié de moi, et confessez-moi je vous prie. ” Je ne perdis pas une minute, et une heure après, ce pécheur était pénitent et purifié par l'excès de sa douleur. Je me hâtai d'aller annoncer à la bonne sœur mon succès inespéré et elle s'unit à moi pour remercier Dieu d'une si grande faveur. Ce souvenir est un des plus beaux de tout ma vie.

Qui travaille prie.

Ce dicton est vrai et n'est pas vrai. Entendons nous.

Il est vrai et très vrai de dire que l'ouvrier, que le cultivateur qui travaillent chrétiennement, prient. Mais il est faux, très faux de prétendre que le travail, pris en lui-même, remplace la prière, et que c'est servir Dieu que de travailler uniquement pour gagner de l'argent, ou pour passer le temps.

Qu'est-ce en effet, que prier ? C'est élever son cœur vers Dieu et rapporter à ce grand et bon maître l'exercice des facultés qu'il nous a données.

Travailler chrétiennement, c'est prier ; car c'est rapporter à Dieu l'emploi de son temps, l'exercice de ses forces corporelles. Que font en effet, le bon cultivateur et le bon ouvrier ? Le matin, ils offrent d'avance au Seigneur toutes les actions de leur journée, toute leurs fatigues, tous leurs labeurs et en particulier, les travaux de leur état. Ils unissent leur travail et les peines qui en sont inséparables aux rudes travaux que leur divin Rédempteur Jésus-Christ a supportés volontairement, ils unissent leurs pensées à celles de son cœur adorable. Dans le cours de la journée, surtout quand le travail les accable, ils élèvent de nouveau leur cœur à Dieu et renouvellent l'offrande du matin.

Qui travaille ainsi prie ; oh l'oui, et cette laborieuse prière est toujours bien agréable au ciel.

Mais, nous vous le demandons, que voyez-vous qui ressemble à une prière, à un acte religieux, dans la conduite d'une personne qui travaille simplement pour faire un bénéfice, pour s'enrichir ou pour conserver sa position ? Ce but peut être louable et nous ne prétendons pas qu'il faut toujours travailler sans espoir de récompense. Rien, sans doute, de plus honorable que de chercher sa vie et celle de sa famille dans son travail. Mais ce que nous disons c'est que

ce travail n'est pas un acte religieux qui puisse dispenser de la prière, comme le prétendent ceux qui répondent, quand on leur rappelle le grand précepte de la prière : moi je n'ai pas le temps de prier ; mais je fais ce qui vaut une bonne prière ; je travaille du matin au soir ; et *qui travaille prie*.

Non, l'homme qui travaille, ne prie pas, par cela seul qu'il travaille.

Le travail qui n'est pas fait en vue de Dieu, pour accomplir sa volonté, pour faire pénitence, a son salaire sur la terre, mais il n'aura aucune récompense dans le ciel. Dieu ne récompense que ce que l'on fait pour lui.

Mais cet homme, cette femme qui s'impatientent à tout propos, qui s'emportent, qui jurent, donnent tout au diable, prient-ils, par cela seul qu'ils travaillent rudement ? Pas du tout ; et au lieu de récompense, ils n'ont que des châtiments à attendre.

Au contraire, tout travail entrepris et accompli dans un but chrétien, est vraiment une prière, un acte religieux, qui a, non-seulement son salaire en ce monde, mais encore une ample rémunération dans l'éternité. Rien ne se perd avec le bon Dieu.

La moindre pensée, la moindre fatigue, la plus petite privation est recueillie avec soin, et à côté d'elle est la récompense.

Que cette simple réflexion nous engage donc à sanctifier, à *christianiser* notre travail de chaque jour, de chaque instant. Unissons tous les matins, nos pensées, nos désirs, nos peines aux pensées, aux désirs, aux peines du sacré Cœur de Jésus dans l'humble boutique de Nazareth, dans son agone au jardin des Oliviers.

C'est en agissant ainsi que nous pourront répéter avec vérité ; *qui travaille prie*.

Le vieux mendiant.

HISTORIQUE.

En 1802, à la porte d'une des églises de Paris, un vieux mendiant, connu sous le nom de Jacques, venait chaque jour depuis nombre d'années, s'asseoir sur un des degrés du temple, et recevoir l'aumône. Il était triste et sombre. Il ne parlait presque jamais, et se contentait d'incliner la tête quand on lui présentait quelque chose. Une croix doré se voyait sur sa poitrine quand ses haillons venait à s'ouvrir.

Un jeune ecclésiastique, M. l'abbé Paulin, célébrait habituellement la messe dans cette église, et ne manquait jamais, en entrant, de saire sa petite offrande à Jacques.

Issu d'une famille noble et riche, M. Paulin, s'était consacré à Dieu et il distribuait tout son bien aux malheureux. Sans le connaître le vieux Jacques l'estimait beaucoup. Un jour, l'abbé Paulin ne vit plus Jacques à sa place accoutumée ; et comme il remarquait que cette absence se prolongait, il s'inquiéta du sort de son vieux protégé et chercha où il logeait afin d'aller le voir. Il put après bien des recherches d'écouvrir le réduit où logeait ce mendiant, et un matin, après sa messe, il se dirigea vers la demeure de Jacques.

Il frappa à la porte d'une mansarde à un sixième étage. Une voix mourante lui dit d'entrer ; c'est ce qu'il fit avec empressement. Il aperçut dans un coin d'une petite chambre, couché sur un peu de paille, le pauvre Jacques, l'œil abattu, le teint pâle.....

— Ah ! c'est vous, M. l'abbé, dit-il au bon prêtre, aussitôt qu'il l'aperçut. Vous êtes bien bon de venir voir un misérable comme moi..... Que je suis indigne de votre visite !.....

— Que dites vous là, mon bon Jacques, reprit l'abbé ! Ne savez-vous pas que le prêtre est l'ami de tous les malheureux ? D'ailleurs, ajouta-t-il en sou-

riant, nous sommes de vieilles connaissances.....

— Oh ! Monsieur, dit Jacques en poussant un profond soupir, si vous saviez !.. Si vous me connaissiez.... Vous ne me parleriez pas ainsi... non, non, ne me parlez pas avec cette bonté ; elle me remplit de remords... je suis un misérable... je suis maudit de Dieu...

—“ Maudit de Dieu ! Ah ne tenez plus ce lugubre langage ; y pensez vous ? De grâce mon pauvre Jacques ne dites jamais de ces choses là. Si vous avez fait du mal, repentez-vous : confessez-vous Dieu est la bonté même ; il pardonne tout au repentir.

—“ Oh ! non, quant à moi, il ne me pardonnera jamais !..

—“ Votre langage me rempli de terreur, me glace le sang dans les veines. Pourquoi le Seigneur qui est mort pour sauver les pécheurs, ne vous pardonnerait-il pas, ne vous repentez-vous pas ?

—“ Si je me repends ! si je me repends ! s'écria Jacques, en se levant sur son grabat, et en ouvrant des yeux égarés... si je me repends ! Oh oui, je me repends ; il y a trente ans que je me repends... et cependant j'entends toujours au fond de mon âme une voix qui me dit que je suis maudit !

Le bon prêtre s'efforça de le consoler, de l'encourager, mais en vain. Un mystère terrible était caché au fond de ce cœur, et le désespoir empêchait le coupable de découvrir son crime....

Enfin, vaincu par la douceur et la bonté de l'abbé Paulin, le malheureux Jacques se décide et d'une voix étouffée, il lui dit ces paroles :

“ J'étais intendant dans le château d'une riche famille, lorsque la sanglante révolution éclata. Mes maîtres étaient la bonté même..... monsieur le comte, madame la comtesse, leurs deux filles et leur fils... Je leur devais tout ; ma position, mon éducation, l'aisance dont je jouissais.... Quand arriva le temps si

bien nommé, la terreur, je les ai trahis !..... Oh ! mille fois misérable..... Ils étaient cachés..... je savais où... je les ai dénoncés pour avoir leurs biens ; que l'on promettait aux lâches dénonciateurs..... Ils ont tous été condamnés à mort !... excepté le petit Paulin qui était trop jeune.....

Un cri involontaire sortit de la poitrine du prêtre ; une sueur froide coula sur son front.

— Monsieur, continua le vieux mendiant, qui ne s'était pas aperçut de l'émotion de l'abbé, c'est horrible, n'est ce pas !..... J'ai entendu leur condamnation à mort !... Je les ai vu mettre tous les quatre dans la charette..... et j'ai vu leurs têtes tomber sous le fer meurtrier..... Monstre ! monstre que je suis..... Depuis cet instant fatal, pourai-je goûter un instant de paix et de repos !... Aussi, mes victimes sont toujours devant mes yeux, comme autant de spectres qui m'épouvantent !... C'est en vain que je pleure, que je prie pour eux !..... Tenez, Monsieur, il sont là sous cette toile.....

Et en parlant ainsi, Jacques montrait de sa main décharnée et tremblante, une toile qui couvrait un pan de mur.— Il continua : le crucifix que vous voyez à la tête de mon lit, c'était celui du comte..... Cette petite croix d'or que je porte sur moi, c'était celle que la comtesse portait toujours sur elle..... O Dieu ! quel crime ! quel horreur !! quel remord !!!— Monsieur l'abbé ayez pitié de moi ! ne me repoussez pas ! ! priez pour le plus criminel et le plus malheureux des hommes ! ! ! ”

Le prêtre était à genoux, près du moribond, pâle comme un mort.— Il resta longtemps immobile, glacé de terreur, frappé de stupeur ; car il venait d'apprendre la fin tragique de sa famille. Enfin, se levant avec résignation, il fit le signe de la croix, et tirant le rideau que venait de lui montrer Jacques il vit deux portraits.....

Jacques poussa un nouveau cri de désespoir et se laissa tomber sur son grabat.

Le prêtre pleurait.

“ Jacques, dit-il, d'une voix tremblante, je vais vous pardonner de la part de Dieu.....” Quand le moribond eut achevé sa confession : “ Jacques, lui dit l'abbé Paulin, Dieu vient de vous pardonner, mais.....ce n'est pas tout.....moi aussi je vous pardonne, pour l'amour de lui. Car vous avez tué.... *mon père, ma mère et mes deux sœurs !! !.....*”

En entendant cet aveu, les cheveux de Jacques se dressèrent sur sa tête....Il ouvrit ces lèvres livides et fit entendre quelques sons inarticulés...Puis il s'affaissa sur son lit.....

Le prêtre s'en approcha pour lui murmurer à l'oreille un nouveau pardon ; mais il ne trouva plus qu'un cadavre. L'âme du mandiant était allée rejoindre celles de ses victimes !

La mère Marie de l'Incarnation, Ursuline.

Cinquième Article.

Quand une âme est sous l'empire de la vraie humilité chrétienne, de quelques lumières quelle soit favorisée, elle ne se croit jamais en état de se conduire elle-même ; et son zèle le plus ardent et le plus pur dans sa source est toujours accompagné de réserve et d'une certaine timidité, jusqu'à ce qu'il soit appuyé sur l'approbation de ceux qui tiennent la place de Dieu à son égard. La vie de tous les saints atteste cette double vérité et la conduite de la Mère Marie de l'Incarnation lui rend un nouveau témoignage. Eclairée comme elle l'était sur le prix des âmes et se sentant enflammée d'une ardeur continuelle pour travailler à leur salut, elle eût pu s

laisser emporter par son imagination et se montrer impatiente de satisfaire ses desir. Ainsi fait le faux zèle ; mais celui de la servante de Dieu était l'œuvre de l'Esprit-Saint, et pour cette raison il devait chercher l'appui solide de l'obéissance.

Ses supérieurs l'avaient mise sous la direction du Père Dinet, Jésuite de Tours, le même probablement qui, quelques années auparavant, avait aidé à la fondation des Ursulines de Blois. Elle ouvrit tout son intérieur à ce religieux, et elle lui fit particulièrement connaître la vision que nous avons racontée, ainsi que l'ardeur qu'elle éprouvait pour procurer le salut des âmes. Le pieux directeur crut que ses dispositions, ainsi que tout ce qui lui était arrivé étaient le résultat de la grâce, et il ajouta que sa vision relative au pays inconnu où elle s'était vue transportée pourrait bien se réaliser dans la mission du Canada.

“ Lorsqu'il me dit cela, ajoute la Mère Marie, je n'avais jamais entendu dire qu'il y eût un Canada dans le monde, et ce que j'avais vu en esprit ne m'en avait donné aucune idée. Je ne cherchais même pas à comprendre ce qui m'était arrivé, laissant tout à la volonté divine et me contentant de m'abandonner à l'esprit qui m'excitait si fortement au sujet du salut des âmes. ”

Cet esprit apostolique était tel, nous dit don Claude Martin, d'après les lettres de sa mère, “ qu'elle s'offrait comme une victime prête à souffrir toutes sortes de supplices, afin de presser le Père Eternel de mettre son Epoux en possession d'un héritage qui lui était dû à tant de titres. Outre le martyre continu qui résultait de l'ardeur même de ce zèle, elle désirait être crucifiée, déchirée, brûlée, tourmentée pour une cause qui lui paraissait si juste. Et même la cruauté des tyrans lui semblant trop douce, et les peines qu'ils faisaient souffrir aux martyrs trop légères, elle s'offrait pour souffrir jusqu'au jour du juge-

ment universel les peines de l'enfer et la cruauté des démons, en conservant la grâce et l'amour de Dieu, pour obtenir de ce divin Père une chose en comparaison de laquelle aucun sacrifice, même l'anéantissement de toutes les créatures visibles, ne pouvait être mis."

C'est là, sans doute, l'héroïsme porté jusqu'où il peut aller ; et l'on est tenté de se demander comment il est possible que Dieu qui est le maître de tout, et qui formait lui-même ces admirables sentiments dans le cœur de sa servante, ne les ait pas complètement exaucés. Des milliers d'âmes héroïques, dans tous les temps et dans tous les lieux du monde, ont demandé la conversion de l'univers entier. Outre les Hildegarde, les Catherine de Sienne, les Térèse, les Angèle Mérici, les Catherine Emmerich, les Anna Maria Taïgi et une infinité d'autres, combien d'âmes saintes, encore aujourd'hui, ne cessent de supplier la miséricorde divine de convertir les pécheurs et d'éclairer tant de nation hérétiques ou infidèles qui demeurent dans les ténèbres ! Cependant le miracle n'arrive pas ; il semble que Dieu soit sourd à tant de cris, insensible à tant de sacrifices.

Il y a un sujet de tentation, mais pour les faibles seulement, car il n'est pas là bien difficile de pénétrer la pensée de Dieu. Nous la ferons connaître par un exemple. Pourquoi sainte Monique, qui avait offert son fils à Dieu, qui avait prié pour lui avec tant de pureté d'intention et de ferveur, n'eut-elle pas la consolation si douce pour une mère de voir Augustin docile à toutes les inspirations de la piété, ou au moins celle d'obtenir sa prompte conversion ? C'est que Dieu voulait se servir des égarements du fils pour faire arriver la mère à une sainteté éminente. Que fût-il arrivé si Monique eût été exaucée après quelques neuvaines ou quelques communions ? Peut-être eût-elle été médiocrement reconnaissante. Tout entière au bonheur de voir son fils marcher dans les sentiers de la vertu, elle n'eut pas senti le besoin de

prier sans cesse, de jeûner, de multiplier ses aumônes et ses bonnes œuvres, de jeter des cris du cœur et de verser d'abondantes larmes ; Monique n'eût été probablement qu'une chrétienne ordinaire. Mais le retard que Dieu mit à exaucer ses prières, la douleur que lui causèrent pendant vingt ans, les égarements de son fils, les angoisses qui en furent le résultat pour son cœur, la forcèrent en quelques sorte, de devenir une grande sainte, et lui firent mériter pour Augustin, ces torrents de grâces qui l'ont rendu l'admiration de tous les siècles.

Or, sainte Monique peut être considérée comme une image de l'Église priant pour les pécheurs, pour le genre humain tout entier, dont elle a été établie la Mère. Comme Monique, plus l'Église voit le mal se multiplier et la grâce se faire attendre, plus elle redouble d'ardeur ; elle se sanctifie à l'exemple du Sauveur lui-même pour obtenir que tous les hommes deviennent un jour des saints ; ou plutôt, Jésus-Christ qui étant la sainteté infinie ne peut devenir plus saint en lui-même, se sanctifie dans son Église ; il y suscite des âmes d'une vertu éminente, et il leur inspire pour les pécheurs une charité qui dépasse en quelque sorte l'héroïsme et quand la mesure de sainteté dont il veut enrichir son Église sera remplie, quand le nombre d'âmes héroïques voulu par la sagesse infinie sera complet, "Dieu enverra son Esprit, et il y aura comme une nouvelle création dans l'ordre de la grâce, et la face de la terre sera renouvelée. (Ps. 103. 30.)"

Certainement, on peut dire que la Mère Marie de l'Incarnation a été une de ces âmes éminentes qui agissent sur le cœur de Dieu. Elle n'a pas été entièrement exaucée pendant sa vie, mais elle le sera plus tard car comme elle priait toujours, on peut dire qu'elle a quitté ce monde en priant ; en sorte que sa prière subsiste encore et subsistera jusqu'à ce qu'elle soit exaucée. C'était pour la rendre plus puissante

que la grâce l'enflammait sans cesse dans son cœur pendant qu'elle était sur la terre.

“ Mon occupation intérieure, écrivait elle à son fils, se fortifiait toujours, aussi bien que mes poursuites continuelles auprès du Père Éternel pour l'amplification du royaume de Jésus-Christ dans toutes les pauvres âmes qui ne le connaissaient point.

Mais une nuit que je lui représentais cette grande affaire je connus par une lumière intérieure, que sa divine majesté ne m'écoutait point, et qu'elle ne se rendait pas propice comme à l'ordinaire, aux vœux et aux instances que je lui faisais. Cela me piqua le cœur d'une angoisse extrême, accompagnée d'humiliation. Je me consumais à ses pieds, je m'abîmais au centre de ma bassesse et de mon néant, afin qu'il plût à sa divine bonté de mettre en moi ce qui lui plairait davantage, pour mériter d'être exaucée en faveur de mon Epoux. Alors, j'expérimentai un écoulement et un rayon divin en mon âme, lequel fut aussitôt suivi de ces paroles : *Demande moi par le COEUR de JÉSUS mon très-aimable Fils ; c'est par lui que je t'exaucerai, et que je t'accorderai tes demandes.* Dès ce moment, l'esprit qui me dirigeait m'unit à ce divin et très-adorable Cœur de Jésus, en sorte que je ne parlais et ne respirais que par lui. J'expérimentais toujours de nouvelles infusions de grâces dans ce divin Cœur de Jésus, qui me faisait produire des choses admirables, que ma plume et ma langue ne peuvent exprimer, au sujet de l'amplification du Royaume de Jésus-Christ. Cela se passait environ l'an 1635.

Il est bon de remarquer ici que cette grâce accordée à la servante de Dieu a précédé d'un demi siècle l'ordre que Notre-Seigneur donna à la bienheureuse Marguerite-Marie de s'employer pour faire établir la fête du Sacré-Cœur. L'opportunité de cette fête et les circonstances favorables à son établissement n'existaient pas encore dans l'Eglise, mais la sainteté de la Mère Marie de l'Incarnation était assez grande et son

amour assez ardent, pour que Dieu lui fit connaître ce puissant moyen d'obtenir ses grâces.

Au reste, ce ne fut pas une ferveur passagère : continuellement elle éprouvait cette soif du salut des âmes, et elle le demandait avec une égale ardeur. Voici ce qu'elle écrivait le 21 avril 1635 au R. P. Don Raimond de Saint-Bernard, son directeur : “ Un désir comme le mien ne peut longtemps garder le silence ; il se réitère sans cesse et j'ai toujours de nouvelles choses à dire. Il n'y a heure, mon R. P., à laquelle je ne ressente de nouveaux attraits qui me font ardamment aimer ces pauvres âmes. Si la prière a du pouvoir sur Dieu, j'ose me promettre leur conversion, et que le Cœur de mon divin Epoux se laissera fléchir, car je le caresserai tant qu'il ne pourra refuser. L'ardeur que je sens en mon âme me porte à vouloir souffrir des choses très grandes, que votre Révérence ne croirait pas volontiers de ma charité qu'elle sait être très petite ; mais celui qui allume ce feu dans mon cœur est assez fort pour tirer sa gloire de la plus faible et de la plus chétive de toutes ses créatures. C'est la grande lumière dont il me remplit, surtout en ce qui concerne la foi des vérités divines, qui cause de tels effets.”

Quelle vie que celle qui se consume ainsi pour le salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ ! Tout cela c'était le travail de la grâce qui préparait à une grande œuvre apostolique cette femme admirable ; et ce travail prenait comme de nouvelles proportions à mesure qu'elle s'y montrait fidèle. Rien ne nous fera mieux connaître l'action de Dieu dans cette âme que ce qu'elle en dit elle-même.

Un jour que j'étais en oraison devant le Saint-Sacrement, mon esprit fut subitement ravi en Dieu, dans lequel cette contrée qui m'avait été montrée m'apparut de nouveau. Alors cette adorable majesté me dit : *C'est le Canada que je t'ai fait voir : il faut que tu y ailles construire une demeure à Jésus et à Marie.*

Quoique anéantie par ces paroles, j'eus assez de force pour répondre : O mon grand Dieu ! vous pouvez tout et moi je ne puis rien ; s'il vous plaît de m'aider me voilà prête ; je vous promets de vous obéir ; faites en moi et par moi votre adorable volonté. A partir de ce moment, je ne voyais plus d'autres pays pour moi que le Canada, et j'étais sans cesse en course chez les Hurons en compagnie des missionnaires.

Pendant que Dieu opérait tout cela en moi, le Père Poncet m'envoya une relation de ce qui se passait au Canada ; et sans rien connaître ni de mes dispositions ni de ce que j'éprouvais, il m'écrivit que Dieu l'appelait à aller travailler dans ce pays. En même temps il m'envoyait une image de la Mère Anne-de-Saint-Barthélemi, espagnole, où Notre-Seigneur montrait la Flandre à cette sainte religieuse, l'invitant à y aller pour travailler à sa gloire, parce que l'hérésie était sur le point de perdre cette province. Le Père Poncet m'envoyait encore un petit bourdon qu'il avait apporté de Lorette, et il me disait : " Je vous envoie ce bourdon et cette image pour vous convier d'aller servir Dieu dans la nouvelle France." Je fus extrêmement surprise d'une pareille invitation de la part d'un homme qui ignorait complètement ce qui m'était arrivé. Tout cela enflammait encore davantage mon ardeur, et cependant je n'osais parler à personne de l'ordre qui m'avait été donné par Dieu, tant une pareille entreprise me semblait extraordinaire, sans exemple et audessus de ma condition et de mon sexe. P. F. R.

Chronique.

Déjà, depuis quelques jours, un événement préoccupe le monde entier. Cet événement, quel est-il, pour attirer, en quelque sorte, l'attention de l'univers ? C'est une déclaration de guerre entre les deux

puissances les plus formidables de l'Europe, la France et la Prusse. Déjà les armées sont en marche, les flottes sillonnent les mers, les forteresses ferment leurs portes, et les canons qui les remplissent n'attendent plus que l'étincelle électrique, pour porter autour d'eux, à de grandes distances, la mort et le carnage.

Qu'il sera terrible le choc de ces deux grandes armées, qu'elles seront nombreuses les victimes que réclamera la victoire de l'une ou de l'autre de ces puissantes nations !.....

Mais, ces puissances seront-elles les seules qui prendront part à la mêlée, et l'Europe entière ne sera-t-elle pas forcée de se rendre sur le champ de bataille, pour faire pencher la victoire d'un côté ou de l'autre ? Oui, il est à craindre que la conflagration ne devienne générale, et que cette guerre ne devienne une des plus meurtrières, qui fut jamais !

Que résultera-t-il d'un déploiement de forces aussi considérable ? Un avenir prochain nous l'apprendra ; car avec les terribles moyens de destruction que l'on possède aujourd'hui, une guerre même générale ne peut durer longtemps, et des milliers de victimes peuvent joncher le sol au bout de quelques heures de combat.

Une autre nouvelle plus importante que celle d'une guerre entre la France et la Prusse et même d'une guerre générale nous a été transmise par le télégraphe, il y a quelques jours. Cette nouvelle ne tend à rien moins qu'à nous apprendre la proclamation du dogme de l'infailibilité du Souverain-Pontife. Cette proclamation n'apprend rien de nouveau à l'univers catholique ; mais elle vient détruire les espérances d'une école qui ne voulait rien moins que faire prévaloir les tendances du siècle sur l'immuabilité des lois que Jésus-Christ a donné à son Eglise.

Cette proclamation nous fournit l'occasion de

faire quelques réflexions sur cette Eglise du Christ et sur les lois qui la régissent.

A toutes les époques, les ennemis de l'Eglise ont cru qu'ils allaient en finir promptement avec elle. Les juifs, voyant le Sauveur mourir sur une croix entre deux voleurs, s'applaudirent de leurs victoires : mais chacun sait que ce qu'ils prirent pour une victoire, ne fut qu'une épouvantable défaite. Moins de quarante ans plus tard, onze cents mille juifs périsaient dans le siège de Jérusalem. Ceux qui survécurent furent vendus comme de vils esclaves ou chassés comme des bêtes fauves. Après cet événement mémorable, il restait encore des individus, mais la nation juive était disparue pour faire place à la nation chrétienne.

Les empereurs païens vinrent ensuite, se promettant de faire disparaître toute trace du christianisme. Plus de douze d'entr'eux s'acharnèrent contre l'Eglise durant trois siècles, et firent des victimes en si grand nombre, qu'il est presque impossible de les compter. Tous se flattaient d'effacer toute trace de la religion nouvelle. Mais.....l'empire romain a disparu, ses empereurs sont morts, pour la plupart, d'une manière tragique ; et l'Eglise du Christ, et le christianisme est plein de vie, et son chef a pris la place des Césars. Les puissants de la terre se prosternent devant le pape, baisent ses pieds, lui demandent de les bénir, tandis qu'ils ne conservent qu'un triste souvenir des persécuteurs.

Malgré les exemples si frappants et si nombreux des commencements de l'Eglise, il existe encore des hommes qui portent l'aveuglement jusqu'à prédire l'annéantissement de cette Eglise pour une époque plus ou moins rapprochée.

Ces insensés ont donc perdu de vue tous les enseignements que leur auront donné les siècles passés et oublié que si l'Eglise n'eut pas été divine, elle eut été anéantie mille fois pour une, ou plutôt,

qu'elle serait toujours restée en projet, malgré son son fondateur.

Jamais les ennemis de l'Eglise n'ont été plus nombreux qu'à notre époque, jamais on a crié plus fort : " l'Eglise est un vieux bâtiment qui tombe en ruine et que le moindre effort peut renverser. La civilisation moderne a honte de ce vestige de l'antiquité ; hâtons nous dit elle de le faire disparaître de la terre et de l'anéantir. "

Pendant que les sages et les savants parlent ainsi, pendant que l'impiété blasphème avec plus de force et déploie toutes ses batteries contre cette institution ; cette Eglise se montre devant eux pleine de vigueur et de vie et leur dit : " Pauvres aveugles, comment avez-vous pu nous accuser de faiblesse, et nous trouver en arrière des progrès du siècle moderne, lorsqu'il ne vous aurait fallu qu'ouvrir les yeux pour appercevoir que tout ce que vous exaltez avec tant d'orgueil, est une partie des faveurs que nous vous procurons tous les jours. Apprenez que cette Eglise, votre mère est dans la splendeur de ses jours, qu'elle a une puissance devant lesquelles disparaissent et s'éclipsent toutes les souverainetés de la terre.

L'Eglise seule peut se vanter de posséder l'immortalité et d'avoir pour chef un juge infailible et qui vivra autant que les siècles.

Aujourd'hui, chacun peut donc dire sans craindre de se tromper : Il y a sur la terre une institution qui nous vient du ciel, et qui a pour mission de nous guider sûrement. Il y a dans ce monde une grande armée, qui n'attaque personne, qui ne blesse personne, qui ne tue personne, qui combat toujours qui marche depuis dix-neuf siècles, contre le même ennemi, à travers les mêmes périls, pour la même conquête.

Elle est plus nombreuse mille fois que l'armée du plus puissant de la terre, elle compte plus de héros que l'empire romain en a jamais produit. Elle com-

bat des adversaires encore plus terribles que n'ont jamais combattu nos plus vaillants généraux.

Cette armée c'est l'Eglise catholique.

Son chef déjà couronné de gloire et qui commande à tous les autres, et qui conduit à la victoire, est le Pape successeur du prince des apôtres, de St. Pierre et à qui le fils de Dieu a déclaré que sur lui serait établi l'Eglise et que jamais les puissances de l'enfer ne prévoudraient contre elle.

Admirons un instant l'admirable organisation de cette Eglise dont nous faisons partie. C'est une chose étrange que l'ignorance de plusieurs, relativement à une matière qui les touche de si près.

Le chef à qui tous doivent obéir, c'est le Pape. Sa puissance spirituelle s'étend sur tout l'univers. Il est l'évêque des évêques, le pasteur des pasteurs, le docteur, le père spirituel de tous les hommes. Il est chargé, de droit divin, de répandre partout la lumière de la foi, de conserver intacte la religion du Christ.

Tous ceux qui prétendent être membres de l'Eglise doivent donc marcher sous son étendard, obéir à sa voix. Nul n'est excepté de cette règle d'obéissance, et les évêques, les cardinaux ne se distinguent des simples fidèles vis-à-vis du chef que par une soumission plus éclatante et un respect plus profond. Telle est la volonté expresse du fils de Dieu qui dit que celui qui se sépare du vicaire de Jésus Christ, se sépare de Jésus-Christ lui-même.

Mais de même qu'un général en chef, ne peut remplir son devoir, s'il n'est aidé par d'autres chefs qui conduisent différents corps de l'armée, ainsi le pape, pasteur du monde entier est aidé dans sa charge suprême par les évêques qui sous sa juridiction, veillent sur les différentes parties du troupeau.

Les cardinaux sont les conseillers intimes du Souverain-Pontife et participent ainsi à l'exercice de sa puissance et la direction des grandes affaires qui

regardent le gouvernement de l'Eglise et ainsi, ils forment autour de lui un sénat auguste, toujours prêts à l'assister de leurs conseils.

Admirable hiérarchie, qui mérite tout notre respect et à laquelle nous devons être soumis comme de tendres enfants aux auteurs de leurs jours.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

(Suite.)

M. le Curé.—Mes bons amis, pour vous dédommager de votre assiduité à assister à nos entretiens et vous récompenser de votre bonne volonté à mettre mes conseils en pratique, je vais vous raconter, ce soir, une petite histoire, qu'on peut intituler *l'héritage*, qui, tout en vous égayant, vous donnera d'utiles leçons.

Dans un petit village de France, aux bords de la mer, vivaient deux jeunes orphelins, le frère et la sœur. Ils étaient indigents et habitaient ensemble une pauvre cabane. La sœur filait et faisait le ménage, le frère allait à la pêche et attrapait souvent plus de fatigue que de poissons. Il avait été soldat pendant sept ans, et il était revenu au pays avec des galons de sous-officier au bras, mais pas un sou dans sa poche : quoiqu'il fut un garçon actif, intelligent, ambitieux et ne doutant jamais de sa bonne fortune. Avec toutes ces qualités et ces défauts, la vie modeste et tranquille du village ne pouvait lui convenir. Il rêvait la richesse, croyant comme tant autres qu'elle procure le bonheur.

Au bout de quelques mois, il se décida donc à laisser le pays et à aller chercher fortune au loin. Il

avait entendu dire que bien des gens, partis pour les Indes, pauvres comme lui, en étaient revenus millionnaires ; que de simples soldats étaient devenus, dans ces pays encore à demi sauvages, généraux et ministres de la guerre. Cette perspective avait de quoi le séduire, et malgré les prières et les larmes de sa sœur, il partit.

Sans rien dire des ennuis et des dangers de la traversée, après plusieurs mois de navigation, il arrive aux Indes ; il cherche, il court, il s'informe et finit par apprendre que dans l'intérieure des terres, un petit souverain veut réorganiser son armée, et cherche, pour cette objet, un officier européen.

Voilà mon affaire, s'écrie notre homme ; je serai officier, colonel, général.

Le soir même il était en route pour aller offrir ses services au souverain dont il avait entendu raconté le projet.

Après avoir perdu plus d'une fois son chemin, et failli périr de chaleur et de faim, il arrive enfin à la capitale du royaume qu'on lui avait indiqué, et demande la demeure du roi. En traversant la ville, il est frappé de la quantité énorme de bossus qu'il rencontre sur son chemin ; bossus par derrière, bossus par devant, il y en avait de tous les âges, de toutes les conditions ; on ne voyait que bosses ; et notre homme était forcé de se dire : " Ah ! ça, est-ce que je suis ici dans le pays des chamceaux ? " Arrivé à la porte du palais, il aperçoit des soldats qui étaient tous plus ou moins difformes.

— " Que voulez-vous, lui demande le chef du poste ?

— Parler au roi, répondit notre chercheur de fortune ; je suis officier, j'arrive d'Europe, et je viens offrir mes services à sa majesté.

— Veuillez vous tourner, Monsieur, lui dit-on.

— Me tourner et pourquoi ?

— Pour voir votre dos ; mais vous n'avez pas de

bosse ; vous pouvez vous en retourner ; le roi n'acceptera pas vos services. Ce que je vous dis, vous étonne, et pourtant rien n'est plus vrai. Notre roi est bossu et il ne veut autour de lui que des bossus ; c'est pour cela que vous en avez tant vu dans la ville ; avec une bosse, on peut tout espérer de lui ; sans bosse on obtient absolument rien. Vous n'avez donc qu'une chose à faire ; allez chez un médecin et demandez lui de vous rendre bossu. Ils ont des remèdes pour cela dans ce pays ci, car il est plus facile de rendre un homme difforme, que de le redresser. Une fois l'opération faite, revenez au palais, le roi vous recevra à bras ouverts, et je vous garentis que vous serez général avant six mois.

Notre garçon se retira l'oreille basse ; la fortune et le pouvoir, c'était bien tantant, mais une bosse c'était dur !

Les habitants.—M. Le curé, l'épreuve était sérieuse et la position critique.

M. le curé.—Oui, mes amis, mais vous allez voir comme l'amour des honneurs et des richesses fait faire des folies.

Ce pauvre garçon, poussé par l'ambition, suivi le conseil qui venait de lui être donné ; il alla trouver un médecin, prit des drogues, porta de lourds fardeaux, se disloqua les os, et fit si bien qu'au bout de quelques semaines, il était difforme pour toujours et jouissait d'une bosse à faire pâmer d'aise tous les rois bossus de la terre.

Les habitants.—Pauvre homme ! Il n'y en a pas beaucoup qui voudraient devenir riches et généraux, à cette condition.

M. le curé.—Plus que vous ne pensez, mes amis. Mais voyons quel bénéfice il retire de ses sacrifices.

Dans un telle état, il se présente de nouveau au palais, demande une audience et l'obtient. Je vous ai dit qu'il avait de l'intelligence ; mais le roi n'en avait pas. Le pauvre souverain se laissa donc tromper à

plaisir par le soi-disant officier européen, et lui conféra d'emblée le titre de général en chef de ses armées. Il est vrai que ces armées ne se composaient de que quelques milliers d'hommes. Voilà donc notre homme passé de sergent au commandement général, et de l'état de mendiant à celui de grand seigneur, ayant palais, équipages, valets, etc. Cela dura quelques mois, mais la supercherie ne tarda pas à se découvrir. Le roi déclara la guerre à un prince voisin, qui avait à la tête de ses troupes un véritable officier européen. Notre pauvre général fut battu, comme on dit, à plates coutures avec toute son armée, et redoutant le courroux du roi, il n'eut que le temps de s'enfuir au plus vite, n'emportant de ses grandeurs que les habits qu'il avait sur lui, et sa bosse, qui était devenu la compagnie inséparable de son dos.

Il erra longtemps à l'aventure, réfléchissant sur l'instabilité des choses humaines, et finit par apprendre qu'à soixante lieues de là, dans un état voisin, le roi était également à la recherche d'un officier d'Europe.

“ Le ciel soit béni, s'écria notre homme, ce qu'il m'enlève d'une main, il me le rend de l'autre ! ” Et le voilà parti pour cette nouvelle aventure.

Cette fois, ce qui le frappe, en parcourant la capitale de ce nouveau royaume, ce n'est plus le nombre des bossus, mais celui des borgnes ; il y en avait sur toutes les portes, à tous les bureaux, et c'était une chose très-rare que de voir un homme avec ses deux yeux. Au palais du roi, même histoire que chez son voisin. “ Le roi est borgne, lui dit-on, il ne veut que des borgnes à son service. Faites vous crever un œil et vous serez le bien venu. ”

Les habitants.—Pour le coup, il ne sera pas assez gauche, pour se laisser prendre.

M. le curé.—Bien d'autres s'y laissent prendre tous les jours. Sans doute que c'était plus dur de perdre un œil volontairement que de gagner une bosse, et

notre pauvre garçon eut d'abord la tentation d'envoyer promener tous ses souverains estropiés et de s'en retourner en France, Gros Jean comme devant. Mais la misère était là qui le talonnait d'un côté, de l'autre l'ambition qui lui disait à l'oreille une foule de sottises et de promesses menteuses. Bref, il céda encore et se fit creuser un œil, et se présenta devant le roi, qui lui fit un charmant accueil, l'accabla d'honneurs et de faveurs ; se croyant maître du monde entier avec un si grand homme pour commander ses troupes.

Cette fois encore notre grand homme improvisé jouit pendant quelque temps de sa brillante position, malgré les soupirs que lui arrachaient souvent son œil perdu et sa bosse trop bien gagnée. Mais une défaite, une maladresse, ou je ne sais quelle autre sottise lui valut bientôt encore une nouvelle disgrâce. Le roi, détrompé sur son compte, lui retira ses biens et ses titres, le renvoya de ses états, pauvre comme il y était entré ; et notre chercheur d'aventures se trouva encore une fois à la veille de mourir de faim.

Je ne vous ennuierai pas, mes bons amis, à vous raconter une troisième tentative qu'il fit et qui se termina comme les deux précédentes. Je vous dirai seulement que cette fois, dans l'espoir de s'insinuer dans les bonnes grâces d'un roi nègre, auquel il venait offrir ses services, il se fit teindre en noir, de telle façon que sa peau en fut imprégnée tout entière et que toutes les brosses et tous les savons du monde n'y purent rien, jusqu'à la fin de ses jours.

Les habitants en poussant de rire.— Monsieur le curé, cet homme ne méritait-il pas d'avoir des cornes ?

M. le Curé.— Lui et, beaucoup d'autres, je vous assure. Mais poursuivons. Après cette troisième épreuve aussi infructueuse que les deux autres, le malheureux perdit enfin courage ou plutôt, il revint à la raison. Il comprit la folie de ses rêves et de son am-

bition insensée et se décida à aller retrouver sa sœur, sa pauvre cabane et son village natal.

Il regagna donc péniblement la mer, obtint une place gratuite à fond de cale, sur un navire qui retournait en France, quitta pour toujours les Indes, n'emportant de son long voyage qu'une bosse et un œil de moins et une peau noire à faire peur.

Chargé de ce triste bagage, il débarqua en France et mendiant son pain de porte en porte, de village, en village arriva au pays natal qu'il avait abandonné déjà depuis grand nombre d'années.

Il courut à la chaumière où il croyait retrouver sa sœur ; mais il apprit qu'elle n'était plus là, qu'elle avait reçu un riche héritage, sur lequel elle ne comptait nullement, et qu'elle habitait un riche château à quelques lieues de là. Elle avait, ajouta-t-on, un frère qui est parti pour les Indes, il y a déjà long temps, dont on lui a annoncé la mort. Elle a donc recueilli l'héritage tout entier et elle en a seule la jouissance.

Notre héros ne se fit pas répéter deux fois cette histoire ; cette fortune qu'il avait si péniblement poursuivie, sans jamais pouvoir l'attrapper, il la trouvait qui l'attendait au pays natal !

“ Jevais, de ce pas, trouver ma sœur, se dit-il ; elle sera heureuse de me revoir, nous partagerons ce riche héritage dont la moitié m'appartient, et nous serons les plus heureux du monde ! Tout en se disant ces choses et beaucoup d'autres encore, il court au château de sa sœur, vole plutôt qu'il ne marche, arrive et demande à parler à la maîtresse du logis.

A l'aspect de cette figure noire et difforme, les domestiques croient voir un diable plutôt qu'un homme et lui ferment la porte au nez en criant :

Alléz, maudit, aux flammes éternelles !!... Madame ne reçoit pas...

Notre homme furieux, insiste, crie, menace et fait si bien qu'on finit par l'introduire dans le château.

Bientôt une dame se présente ; il reconnaît sa sœur, malgré ses riches vêtements et veut lui sauter au cou, en lui disant : “ ma sœur ! ” Mais elle recule avec effroi, pousse un cri, et lui demande ce qu’il veut.

Il se nomme, lui dit qu’il est son frère, qui arrive des Indes, qu’il l’a reconnu parfaitement. Mais elle s’éloigna de lui avec horreur, le prend pour un menteur qui cherche ce prétexte pour s’introduire chez elle, et dans ce nègre borgne et bossu, elle ne peut reconnaître son frère :

“ Vous, mon frère, lui dit-elle ! vous êtes un imposteur ! je sais que mon pauvre frère est mort dans les Indes, on me l’a écrit ; et d’ailleurs, est-ce qu’il était borgne ? est-ce qu’il était bossu ? est-ce qu’il était nègre ? non, non, mon frère avait ses deux yeux, il était droit, bien fait, il avait le teint blanc, et il faudrait que j’eusse perdu la raison pour vous prendre pour lui ! ”

Le malheureux eut beau insister, supplier, s’emporter, rien ne réussit. Et comment, en effet, croire qu’un homme est devenu bossu à trente ans, et qu’il a été changé en nègre du jour au lendemain ? Il fut donc honteusement chassé du château de sa sœur, et avant d’avoir pu gagner la ville voisine, où il voulait se faire reconnaître par les tribunaux, il tomba d’épuisement sur la grande route et mourut de misère et de désespoir !

Tel est mon conte, mes chers amis ; vrai conte s’il en fut, mais qui n’en renferme pas moins, de grandes vérités ; car cette histoire, est l’histoire d’un grand nombre.

Tous, en effet, nous avons un héritage à recueillir, et quel héritage ! Celui du ciel, du bonheur éternel ! mais pour le recueillir, il faut que notre Seigneur Jésus-Christ, notre juge et notre frère, nous reconnaisse au dernier jour pour ses cohéritiers et ses frères.

Or, nous faisons souvent comme ce pauvre insensé emportés par l'amour des richesses et des plaisirs, accablés par le respect humain, nous gaspillons les dons que Dieu nous avait faits, la droiture du cœur, les lumières de l'intelligence, etc. Nous nous difformons, nous nous aveuglons, nous souillons la pureté de notre âme, l'image de Dieu, qu'il avait mise en nous ; blasphémant pour plaire aux impies, nous enivrant pour plaire aux ivrognes, nous débauchant pour plaire aux libertins ; absolument comme ce malheureux qui se faisait bossu, borgne et nègre pour plaire aux souverains qu'il voulait servir.

Comme cet insensé, quand nous nous présenterons devant notre Seigneur, pour le jugement suprême, quand nous viendrons réclamer notre part d'héritage, avec une âme défigurée et souillée ; il nous répondra, comme dans l'histoire que je viens de vous conter : *“ Je ne vous connais pas, retirez-vous de moi. Votre âme qui d'abord était belle, est toute difformée par les passions, toute aveuglée par les vices, toute salie par une vie matérielle. Je ne vous reconnais plus pour mes frères, mes cohéritiers ; allez loin de moi :*

Mes bons amis, en terminant je dois prévenir un reproche que vous pourriez me faire. Vous dites peut-être en vous-mêmes, ce sujet n'est pas beaucoup agricole, il n'approche pas plus de l'économie domestique. Ne vous offensez pas si je vous dis que le sujet que je viens de traiter devant vous, peut contribuer plus que tous les beaux entretiens sur l'agriculture, à vous faire aimer les travaux des champs, le travail en général, la sobriété et l'économie, à vous faire éviter les excès de la table et du luxe, par conséquent, vous faire mettre à profit tout ce que vous récolterez sur vos terres. A mon avis, avant tout, pour être bon cultivateur, il faut commencer par être bon chrétien.

Les habitants.—Vous ne sauriez croire la satisfaction que nous avons goûté, en écoutant votre his-

toire et en entendant les réflexions dont vous l'avez fait suivre. Vous venez encore d'acquérir un nouveau titre à notre reconnaissance. Nous n'entreprendrons jamais de devenir bossus, bergnes et nègres. Nous n'accepterons ces infirmités que s'il plaît à Dieu de nous les envoyer.

ALOYS ET MARGUERITE.

(Suite et fin.)

“ Dieu soit béni ! — s'écrie-t-elle, — je vais samedi prochain me mettre en pension chez ces Dames...
“ Encore quelques mois, et papa, je l'espère, me permettra de commencer mon noviciat. Cette pensée seule me rend si heureuse ! Oh ! de grâce, priez bien qu'il en soit ainsi, et que tout obstacle soit écarté. Demandez aussi que j'aime à chaque instant davantage le Cœur divin et mon cher Seigneur.
“ Dites-moi si je n'ai pas choisi la carrière la plus bénie et la plus heureuse, même dès ce monde ?...

Un autre mois s'écoula plein de calme, de bonheur et d'espérances pour Marguerite ; et Dieu lui permit de faire un nouveau pas en avant. Elle écrivait en ces termes :

“ Je viens de faire une retraite à la suite de laquelle j'ai été reçue comme postulante ! Qui aurait cru que les choses iraient de ce train ? Notre bien-aimé Seigneur n'est-il pas toute bonté de déblayer ainsi le terrain devant mes pas ? Il est vrai, je n'ai pas encore le consentement de mon père ; mais je pense qu'il doit, à cette heure, commencer à deviner où je veux en venir. Après tout, puisque je dois vivre loin de lui, il doit lui importer peu que je fasse ceci ou cela. Vous continuerez bien de prier, n'est-ce pas, mon Père ?...

“ Ainsi, Dieu conduisait son enfant pas à pas, et comme par la main, vers la pleine réalisation de ses

miséricordieux desseins. Le mois de mars arriva, et ne manqua pas de lui apporter des bénédictions spéciales : elle conçut un commencement de dévotion à saint Joseph, et put songer sérieusement à sa vêtue. Voici sa lettre :

“ Je sais que je vous ferez plaisir en vous disant qu'on a ici une grande dévotion à saint Joseph. Un gracieux autel a été élevé en son honneur dans un des passages : au-dessus s'élève sa statue sous un arc de lis blancs, et à ses pieds brûle nuit et jour une petite lampe rouge. Cela restera ainsi tout le mois. Chaque jour, avant la prière du soir, nous allons toutes nous jeter à genoux devant cet oratoire, et demander l'intercession du bien aimé Patriarche. Je dois vous l'avouer, moi aussi, je commence à l'aimer beaucoup. Avant ce mois de mars, je n'attendais pas grand'chose à cette dévotion : mais en lisant la vie du Saint et en le priant, j'espère qu'avant la fin du mois je l'aimerai beaucoup plus encore que je ne le fais maintenant.

“ Je viens d'écrire à Aloys pour lui dire où je suis. Ne va-t-il pas être charmé ? Je les ai joliment devancé n'est-ce pas ? A quoi bon attendre et perdre mon temps ? J'espère que dans peu, ils suivront tous deux mon exemple. Ah ! s'ils pouvaient être missionnaires ! Du reste, la vie coloniale peut leur servir d'une certaine préparation : cela ne semble-t-il pas une espèce de noviciat ? Mais Dieu veille sur eux, et j'ai confiance que sa sainte volonté s'accomplira. Une chose me semble incompréhensible : c'est que je laisse derrière moi, dans le monde, des amies depuis longtemps catholiques, désirant entrer en religion et remplies de vertu ;—tandis que moi, je n'ai pas plus tôt conçue ce désir, je n'ai pas plus tôt prié Jésus et notre divine Mère d'arranger les choses, que tout est fait ! Pourquoi des faveurs si spéciales, quand j'en suis si indigne ?...

“ Maintenant je prie saint Joseph de tout disposer
“ pour le moment où je demanderai le consentement
“ de mon père, et j’ai confiance. Je prie beaucoup,
“ depuis quelque temps, pour la conversion de mon
“ père. Jusqu’ici, j’avais prié, mais peu, et toujours
“ avec cette impression que c’était inutile, et que je
“ demandais une chose qui n’arriverait jamais. A
“ présent, au contraire, je sens que notre bon Sei-
“ gneur peut changer son cœur. N’en a-t-il pas
“ changé beaucoup d’autres aussi éloignés de l’E-
“ glise que papa semble l’être ? Aussi je prie, et plus
“ souvent, et avec plus de ferveur, dans la confiance
“ qu’il deviendra un jour catholique. Quel bonheur
“ ce sera !... ”

“ Cependant, le mois de mai approchait, et quel
temps pouvait être mieux choisi pour la vêtue de
Marguerite ? Le jour fut fixé, et l’heureuse postu-
lante écrivit à son père pour demander son consen-
tement, et à moi pour me demander des prières :

“ ...J’attends avec impatience la poste de demain,
“ elle doit m’apporter la réponse de papa. S’il ne me
“ donne pas la permission, eh ! bien, il faudra que
“ je sois religieuse sans sa permission. La question
“ me paraît ressembler beaucoup à celle de ma con-
“ version : si j’avais attendu son consentement alors,
“ je n’aurais jamais été catholique. Ainsi, mainte-
“ nant, je crois que Dieu m’appelle à entrer en re-
“ ligion, et aucun pouvoir humain ne m’empêchera
“ de répondre à cet appel. N’ai-je pas raison d’envisa-
“ ger les choses à ce point de vue ? Sans aucun
“ doute, j’aime infiniment mieux obtenir le consen-
“ tement de mon père ! D’ailleurs, il me connaît
“ assez : dès que, en matière de religion et de cons-
“ cience, je considère une chose comme mon devoir,
“ il sait que j’en viendrai à bout malgré tous les
“ obstacles. Mais, surtout, Notre-Seigneur est si bon
“ et si attentif ! Jusqu’ici, n’a-t-il pas tout disposé
“ pour le mieux ? Ainsi, je remets tout entre ses

“ mains, conjurant Marie et Joseph de m'aider près
“ de lui.

“ Je prie pour vous tous les jours ; seulement, j'ai
“ peur que mes prières vous soient peu profitables ;
“ elles sont pauvres et froides ! Pourtant il me sem-
“ ble que j'aime beaucoup Notre-Seigneur et la
“ Sainte Vierge. Mais je leur demande constamment
“ la grâce de les aimer de plus en plus. De cette fa-
“ çon, j'espère que mes prières deviendront chaque
“ jour plus ferventes. Je pense souvent quel serait
“ mon bonheur si elles pouvaient venir en aide à
“ une seule âme !

“ Je vois arriver le mois de mai avec un indicible
“ plaisir et une émotion toute religieuse. Nous au-
“ rons une belle cérémonie : Notre-Dame, comme
“ une tendre Mère, aimera cela beaucoup, j'en suis
“ sûre. En mai dernier, Aloys et moi, nous allions
“ à la dérobée, dans la chapelle catholique prier de-
“ vant son autel. Nous n'avions pas encore le droit de
“ nous dire ses enfants ; mais nous commençons à
“ l'aimer. Elle nous a rendu amour pour amour ;
“ elle s'est comportée comme une vraie mère ; elle
“ ne nous a pas été d'un petit secours auprès de Jé-
“ sus, son divin fils. Quelle n'était pas ma consola-
“ tion de sentir son bras protecteur comme étendu
“ sur moi, lorsque chassée, toute seule, je fus en-
“ voyée dans cette horrible ferme, immédiatement
“ après ma conversion ! Sans elle, comment aurais-
“ je pu traverser ces terribles semaines ? C'est aussi
“ une immense consolation pour moi de connaître
“ l'ardent amour qu'Aloys avait pour Elle, quand il
“ partit. S'il continue de l'aimer ainsi, il est impossi-
“ ble qu'il dévie beaucoup, quelques tentations qu'il
“ rencontre. Priez pour lui, mon Père, et demandez
“ aussi pour moi la grâce d'être novice, et une fer-
“ vente novice.

“ Votre enfant reconnaissante en N.S.,

“ MARGERET.

“ Cette fois encore, la confiance de Marguerite fut pleinement justifiée. Son père donna le consentement tant désiré : et le mois de sa *divine Mère* l'a vue parée de ce voile des vierges, si modeste aux yeux du monde, si glorieux aux yeux des Anges.

Elle avait visité plusieurs couvents depuis qu'elle était à Londres, et aucun autre n'avait eu pour elle de l'attrait. D'ailleurs, la volonté du Ciel semblait suffisamment manifestée par les événements que j'ai racontés : l'inspiration que j'avais eue d'écrire à ces Dames, leur réponse, la rencontre providentielle... enfin, l'harmonie de leurs cœurs avec celui de Marguerite. Elle est donc entrée là comme dans une terre promise, dans un Eden de calme et de bénédiction ; non point pour y mener une vie oisive et inutile, mais pour s'y renoncer elle-même, y servir Dieu avec ferveur et y grandir dans la pratique de toutes les vertus et l'exercice des œuvres, surtout spirituelles, de miséricorde.

“ Depuis lors, elle a reçu de touchantes lettres de ses chers Zélandais. Dans une de ces lettres, de date assez récente, Aloys s'écriait, ne sachant pas encore que sa sœur fût novice : “ Quand nous serons prêtres tous deux, et vous religieuse, ne serons-nous pas au comble du bonheur ! ”

“ J'ajouterai, en finissant, que non contente de désirer la vocation apostolique pour ses frères, Marguerite déjà ne craint pas d'aspirer, elle aussi, à porter secours à celles de ses sœurs, qui pour le salut de pauvres idolâtres, se dévouent, sous un ciel de feu, à une vie de privations et à une mort prématurée. Tous ses vœux, ceux surtout qu'elle fait pour la conversion de son père, des autres membres de sa famille et de plusieurs amies, seront, je l'espère, trop agréables à Notre-Seigneur pour demeurer longtemps stériles. Laissez-moi compter aussi, cher lecteur, que vous et tous les Associés de *l'Apostolat*, dont les prières ont été si utiles à ces chères âmes, demanderez

au Cœur sacré de Jésus, de couronner son œuvre, et de combler ces généreux et sants désirs. J. D.

CONDITIONS.

La Gazette des Familles Canadiennes paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que d'un écu, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressés au rédacteur, à Varennes.

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier et M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

A Rimouski, M. l'abbé Gagné, du séminaire de cette localité nous rendra les mêmes services.

AVIS.

UN de nos agents de Montréal, M. PIERRE PICARD, a en mains un riche assortiment D'ORNEMENTS D'EGLISE, DE TABLAUX, DE LIVRES D'ÉCOLE, etc. Tous ces objets sont livrés à des prix EXCESSIVEMENT RÉDUITS, et tous ceux qui se rendent à Montréal, devraient visiter, dans leurs intérêts, son établissement de la rue St. Antoine, près de l'Evêché.

15 Juillet, 1870.